

2. STAGE DE PHILOSOPHIE AVEC M. GRATTALOU
ET M. SOUBIRAN (avril 1997)

Stage de philosophie avec Nicole Grattaloup et Michel Soubiran Esneux, avril 1997.

Nicole Grattaloup et Michel Soubiran sont membres du G.F.E.N. (Groupe Français d'Education Nouvelle : groupe de réflexion né après les années 20, suite à la catastrophe de la guerre 14-18). Philosophes de formation, ils ont une pratique de la philosophie dans l'enseignement technique.

Déroulement du séminaire :

- 1^{er} jour : De l'opinion au concept
Le processus de conceptualisation
Thème : la folie
- 2^{ième} jour : Philosophie / morale / politique
Le procès d'Antigone : problématisation

1. De l'opinion au concept :

Objectifs : apprendre à conceptualiser une notion. Mise en évidence de la difficulté éprouvée à passer de l'opinion personnelle au concept.

Michel TOZZI, dans *Penser par soi-même* : « *Philosopher, c'est conceptualiser* », c'est-à-dire « *faire émerger ou construire le sens de notions (la démocratie, la politique, la liberté, la folie,...) qui, d'idées vagues, deviennent des concepts définis qui sont à la fois l'objet et les outils de la pensée.* »

Pour pouvoir penser, nous avons besoin de concepts, de mots, dont le sens est suffisamment élucidé pour que leur mise en relation fasse apparaître des problématiques.

Il s'agit de définir les mots pour savoir de quoi on parle, d'en distinguer les différents sens afin de clarifier les questions (cf. annexe 1).

Thème proposé, la folie :

- Réponse écrite individuellement à la question « Qu'est-ce que la folie ? Qu'est-ce qu'un fou ? »
- Echange des textes de chaque participant et lecture de ceux-ci.

Exemple : la folie désigne une inadéquation, une inadaptation à une réalité sociale déterminée ; une perte de contrôle involontaire de la conscience, de ses pensées, de ses actes : un désordre, une perturbation involontaires du fonctionnement de l'esprit entraînant une rupture dans la perception du réel.

L'aboutissement des travaux de chacun nous a amenés aux questions et aux conclusions suivantes :

- difficulté de définir certains concepts, dans la mesure où ils se définissent par rapport à d'autres concepts (folie/norme, folie/raison,...)
- il y a différentes catégories de concepts

- peut-il y avoir une conceptualisation de la folie sans enjeux ?
- la conceptualisation dévoile des présupposés dans une visée, ainsi que des enjeux moraux, politiques, économiques, etc. (cf. annexe 2)

2. Philosophie, morale, politique :

Le procès d'Antigone : (cf. pièce de Sophocle)

Créon, roi de Thèbes, a ordonné que Polynice, mort en combattant sa patrie, soit laissé sans sépulture. Antigone, sœur de Polynice, recouvre de terre le corps de son frère, invoquant pour sa défense les lois divines, mais Créon la condamnera à mort pour avoir enfreint les lois de la Cité.

Présentation de la démarche :

Pour mettre en scène le procès d'Antigone, les participants sont divisés en 4 groupes :

- les juges
- les accusateurs
- les défenseurs
- les observateurs : ceux-ci devront rendre compte du procès. (Il leur faut donc des consignes très strictes : respect des procédures ~ argumentation / conceptualisation / problématisation (relever les différents moments))

Chaque groupe se retire afin de préparer ses arguments (instruction des juges, plaidoiries des défenseurs et des accusateurs, critères d'observation, distribution de la parole, exigence de cohérence,...)

Mise en place des différents acteurs du procès. Les juges prennent la parole en premier lieu et procèdent à l'instruction.

A titre d'exemple :

Les accusateurs demandent que la condamnation à mort d'Antigone serve d'exemple. Le droit coutumier auquel elle se réfère est considéré comme un rite primitif, une soumission archaïque à la notion de clan et aux liens du sang. Les accusateurs rappellent l'exemple de Socrate qui, condamné à mort, a pris la décision de boire la ciguë par respect des lois de la Cité et de l'intérêt général...

La défense critique l'attitude manipulatrice de Créon et pose les questions suivantes :

- en quoi le meurtre d'Antigone relève-t-il du bien public ?
- en quoi le respect de la famille est-il clanique, alors que le respect de la patrie paraît noble et élevé ?
- que redoute Créon ? La nécessité de condamner Antigone n'est-elle pas une preuve manifeste de sa faiblesse ?

Les juges considèrent Antigone comme une figure emblématique. Ils reconnaissent le droit à la sépulture mais posent la question suivante : peut-on laisser des individus prendre place dans la Cité s'ils mettent celle-ci en danger ?

L'accusation fait référence au pouvoir, à l'argument d'autorité, à la défense du bien public. Exigence d'abnégation de l'individu au sein de la Cité. Respect des lois de la Cité dans le but de sauvegarder l'intérêt général. Les accusateurs accordent le primat au politique qui va asseoir un état de droit, en posant le sacrifice d'Antigone comme acte fondateur.

Le procès fait émerger plusieurs oppositions telles que :

- droit naturel et droit positif
- morale et politique
- éthique et droit
- sentiment et droit, responsabilité

Il permet également de poser les questions suivantes :

- Quel est le statut des droits de l'homme ?
- A propos de la démocratie : rapport et légitimité du pouvoir ? Jusqu'où une démocratie peut-elle ou doit-elle accepter la contestation ?
- En quoi l'état moderne se différencie-t-il d'un état archaïque ? Qu'est-ce qu'être « moderne » ?
- Problématique de la fondation du pouvoir et de la légitimité de celui-ci.

Les participants se répartissent en groupes de travail et, à partir de textes (cf. annexe 3), conceptualisent et problématisent ces différentes questions.

ANNEXE 1-

Apprendre à philosopher, c'est apprendre à conceptualiser

- Conceptualiser est un objectif philosophique : construire, faire émerger le sens de notions fondamentales (Ex. : le désir, le travail, la mort...).
- Conceptualiser est un outil de la pensée philosophique : pour problématiser par exemple, il faut clarifier la signification des mots qui donnent sens à un problème (Ex. : Peut-on être "heureux" sans "confort" ?).

Pour conceptualiser, plusieurs méthodes à conjuguer

- Réfléchir sur le langage, en partant des mots exprimant la notion.
 - S'appuyer sur l'étymologie (Philo-sophia = amour du savoir).
 - Circonscrire le sens à partir de mots voisins ou opposés (sagesse/déraison).
 - Distinguer différents sens de la notion (conduire avec ordre ses pensées ≠ se conduire avec sagesse) et chercher l'unité de ses significations (attitude rationnelle).
- Identifier les champs d'application de la notion au réel, par lequel son concept essaye, comme outil intellectuel, de fournir une compréhension du monde (Ex. : domaines artistique, scientifique, moral, métaphysique...).
- Et chercher les sens de la notion selon ces différents champs (Ex. : loi scientifique ≠ loi morale), puis son unité de signification sous cette multiplicité (loi = idée d'ordre).
- Définir le concept de la notion par ses attributs, ses caractéristiques spécifiques par rapport à d'autres concepts d'extension proche (Ex. : la raison comme attribut et différence spécifique du concept "homme" par rapport au genre "animal"). Ce sont ces attributs qui permettent la compréhension du sens d'un concept.
- S'appuyer sur des supports concrets (images, métaphores, symboles, allégories) pour saisir le sens d'une notion, et formuler abstraitement celui-ci (Ex. : justice = balance = peser le pour et le contre = décider équitablement).
- Et surtout problématiser, mettre en question la définition initiale d'une notion pour analyser critiqueusement ses présupposés et conséquences, afin de la redéfinir plus adéquatement.

Démarche Le passage de l'opinion au concept. Construction d'un concept : la Folie.

(Démarche animée à Esneux, avril 1997.)

Présentation de la démarche :

Il s'agit de penser, en le réalisant, le passage de la pensée d'opinion à la pensée conceptualisante. Il s'agit aussi de comprendre ce qu'est ce passage, en en parcourant différentes voies, en l'analysant et en en appréciant toute la difficulté. Particulièrement, on se questionnera sur les continuités et les ruptures qui pourraient le caractériser. Le seul pré-requis est ... d'avoir des opinions.

(Il vaut mieux donner les consignes au fur et à mesure.)

1°) Il faut commencer par former des groupes. On demande à chacun des membres de chacun des groupes (de 4 ou 5 personnes) de formuler son opinion sur un thème donné. Sa réponse doit être donnée assez rapidement et être assez explicite (15 lignes environ). Par exemple : **que pensez-vous de la démocratie ? des étrangers ? de la mort ? de l'amour ? de Dieu ?** etc... Préciser que ce qui est écrit doit être lisible par celui qui, dans la deuxième phase, aura à l'analyser. (15 minutes).

2°) Le deuxième temps est un temps d'analyse des réponses : les feuilles sont échangées au sein de chaque groupe et chacun tente de repérer dans le texte qu'il analyse les éléments structurants qui en font une opinion, notamment : **les expériences invoquées, les connaissances mobilisées, les affects, peurs et espoirs explicites ou implicites, les valeurs et idéaux, les articulations logiques de l'exposé.**

Il essaie parallèlement de dégager les éléments structurants qui font que la réponse donnée ne relève pas seulement de l'opinion. (On pourrait dire aussi : " élèvent la réponse donnée au-dessus de l'opinion", mais ce serait déjà une option.). Par exemple : **problèmes posés, éléments démonstratifs, universalisation des thèses, souci d'une praxis ...** Préciser qu'il ne s'agit pas de discuter les contenus directement mais de dégager les éléments constitutifs qui font de la réponse une opinion ou autre-chose qu'une opinion. (25 minutes)

3°) Dans cette phase de mise en commun , chaque groupe discute et doit préparer une affiche où les différents éléments repérés doivent figurer. Préciser que les divergences ne doivent pas être gommées du travail commun. (50 minutes)

4°) Chaque groupe prépare une intervention d'une dizaine de minutes, dans la forme qu'il juge la meilleure (un débat philosophique, des textes écrits, un schéma, une mise en scène etc .) ; cette intervention doit présenter un processus de conceptualisation, un passage d'une pensée d'opinion à une pensée conceptuelle. Les "spectateurs" des autres groupes peuvent (le mieux serait sans doute après l'ensemble des interventions ?) intervenir pour questionner ceux qui sont intervenus. Une discussion générale peut avoir lieu.

Morale, philosophie, politique.

Texte n°1 : Maurice Merleau-Ponty : Démocratie et politique. (*Sens et non sens*. pp.180-181).

L'optimisme démocratique admet que, dans un Etat où les droits de l'homme sont garantis, aucune liberté n'empiète plus sur les autres libertés et la coexistence des hommes comme sujets autonomes et raisonnables se trouve assurée. C'est supposer que la violence ne fait dans l'histoire humaine qu'une apparition épisodique, que les rapports économiques en particulier tendent de soi à réaliser la justice et l'harmonie, et enfin que la structure du monde naturel et humain est rationnelle.

Nous savons aujourd'hui que l'égalité formelle des droits et la liberté politique masquent les rapports de force plutôt qu'elles ne les suppriment. Et le problème politique est alors d'instituer des structures sociales et des rapports réels entre les hommes tels que la liberté, l'égalité et le droit deviennent effectifs.

La faiblesse de la pensée démocratique tient à ce qu'elle est moins une politique qu'une morale, puisqu'elle ne pose aucun problème de structure sociale et considère comme données avec l'humanité les conditions d'exercice de la justice.

Contre ce moralisme-là, nous sommes tous ralliés au réalisme, si l'on entend par là une politique qui s'occupe de réaliser les conditions d'existence des valeurs qu'elle a choisies.

La justice, la vérité dont les hommes croient posséder la source en tant qu'ils sont des consciences, elles reposent en réalité sur les tribunaux, sur les livres et les traditions, elles sont donc fragiles comme eux et comme eux menacées par le jugement individuel. L'individu ne vaut et ne pense correctement que par ses appuis extérieurs et l'essentiel est de les lui conserver.

Le politique est celui qui a reconnu le prix des choses existantes et qui les défend contre la fantaisie de l'intérieur.

Texte n°2 : Descartes : *Discours de la méthode*.

Bien que je remarquasse [en la conduite de ma propre vie] diverses difficultés, elles n'étaient point toutefois sans remède, ni comparables à celles qui se trouvent en la réformation des moindres choses qui touchent le public.

Ces grands corps sont trop malaisés à relever, étant abattus, ou même à retenir, étant ébranlés, et leurs chutes ne peuvent être que très rudes. Puis, pour leurs imperfections, s'ils en ont, comme la seule diversité qui est entre eux suffit pour assurer que plusieurs en ont, l'usage les a sans doute fort adoucies ; et même il en a évité ou corrigé insensiblement quantité, auxquelles on ne pourrait si bien pourvoir par prudence. Et enfin, elles sont quasi toujours plus supportables que ne serait leur changement : en même façon que les grands chemins qui tournoient entre les montagnes, deviennent peu à peu si unis et si commodes à force d'être fréquentés, qu'il est beaucoup meilleur de les suivre, que d'entreprendre d'aller plus droit, en grim pant au-dessus des rochers et descendant jusques au bas des précipices.

C'est pourquoi je ne saurais aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes, qui, n'étant appelées, ni par leur naissance, ni par leur fortune, au mainement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours, en idée, quelque nouvelle réformation.

Texte n°3 : Victor Brochard : *Morale ancienne et morale moderne*.

S'il est une idée qui semble fondamentale puisqu'elle entre souvent dans la définition même de la morale, c'est l'idée d'obligation, de devoir. Notre esprit moderne ne conçoit même point une morale qui ne tracerait pas à chacun sa ligne de conduite, ne lui formulerait pas certains préceptes auxquels il est tenu d'obéir.

Cependant, si l'on veut bien y prendre garde, cette idée est totalement absente de la morale ancienne.

Il n'y a point, dans la morale grecque, un "impératif" mais seulement un "optatif". Cette morale se présente toujours comme une "parénéti que" : elle donne des conseils, non des ordres. Et les longues listes de devoirs envers soi-même et envers autrui qui remplissent les traités modernes sont remplacés, chez les anciens, par des tableaux et des portraits. On nous y représente l'idéal du sage, on nous y offre des modèles, en nous conviant à les imiter. Entre l'idéal et le réel, le rapport n'est pas celui du commandement à la soumission, mais du modèle à la copie, de la forme à la matière.

Ainsi, nulle idée de devoir, ni de ce que nous appelons obligation, dans la morale des philosophes grecs. D'ailleurs, il n'en pouvait être autrement : la chose est facile à comprendre. En effet, le but qu'on se propose expressément dans toutes les écoles de philosophie ancienne, aussi bien dans l'école stoïcienne que dans celle d'Epicure ou de Platon, c'est d'atteindre à la vie heureuse. Et le bonheur dont il s'agit est le bonheur de la vie présente.

Sans doute les divers systèmes se distinguent par la façon de définir le souverain bien. Tous le cherchent : mais nulle part, il ne vient à l'esprit de le séparer du bonheur. Car, que serait un bien qui n'offrirait à son possesseur ni agrément ni avantage ?

Texte n°4 : Hegel : La conscience vertueuse et le cours du monde.
(*Phénoménologie de l'Esprit.*)

La conscience vertueuse engage la lutte contre le cours du monde comme contre quelque chose qui est opposé au Bien ; ce que le conflit met au jour ici, c'est l'universel, mais non seulement en tant qu' universel abstrait, mais comme universel rendu vivant par l'individualité et qui est pour autre chose ; c'est donc le *bien effectif*.

Donc, où que la vertu attaque le cours du monde, elle se heurte toujours à un endroit qui est l'existence même du bien - du bien qui est enchevêtré inséparablement dans tous les phénomènes du cours du monde en tant que son *en soi* et qui a son existence dans son actualité.

La vertu sera donc vaincue par le cours du monde car en fait son but est l'*essence* abstraite irréaliste, et que, en regard de l'actualité, son activité repose sur des *distinctions* qui résident uniquement dans les mots. La Vertu voulait consister en ceci : élever le bien à l'actualité par le *sacrifice de l'individualité*, mais l'aspect de l'*actualité* n'est pas autre chose que l'aspect de l'*individualité*. Le Bien était censé être ce qui est *en soi* et est opposé à ce qui *est*, mais l'*en soi*, pris dans sa réalité et sa vérité, est au contraire l'être *lui-même*.

Le cours du monde triomphe donc de ce qui constitue la vertu en opposition avec lui ; il triomphe de la vertu dont la nature est l'abstraction irréaliste. Mais il ne triomphe pas sur une chose réelle, mais sur la création de distinctions qui n'en sont pas, sur ces discours pompeux sur le bien de l'humanité et son oppression, sur le sacrifice pour le Bien et tous ces talents gâchés - de telles entités et fins idéales s'écroulent en tant que mots vides qui élèvent le cœur et laissent vide la raison, qui édifient mais ne bâtissent rien, des déclarations qui n'expriment qu'un seul contenu, à savoir : que l'individu qui prétend agir pour de tels nobles buts et se complait en de telles belles paroles, se considère comme un être parfait.